

« Présentation »

Jean-Michel Berthelot

Sociologie et sociétés, vol. 31, n° 1, 1999, p. 3-10.

Pour citer ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001060ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Présentation



JEAN-MICHEL BERTHELOT

Ce numéro a une histoire. Ses articles ont d'abord été présentés lors d'un séminaire international qui se tint à Toulouse en 1997¹. Ils ont ensuite été repris et retravaillés. Il n'est dès lors pas inutile de rappeler le cadre initial fixé pour cette réflexion :

« La question des disciplines est récurrente en sciences sociales. Dans leur élaboration historique celles-ci ont été amenées à se dégager progressivement des corpus de savoirs existants et à dessiner des frontières périodiquement remises en cause. Entre affrontements, ignorance mutuelle, influences réciproques, tentatives de captation, elles constituent aujourd'hui un ensemble complexe ; s'il est institutionnellement balisé par les structures d'enseignement et de recherche, ces dernières peuvent varier selon les traditions nationales et donner lieu à des découpages et des polarités différents ; si chaque discipline constitue le lieu d'appartenance, d'exercice et de reconnaissance des chercheurs, ceux-ci font souvent des incursions multiples dans les domaines voisins. La différenciation disciplinaire se double, ouvertement ou secrètement, d'une dynamique pluridisciplinaire, faite d'emprunts, de transferts, d'influences dont la description est rarement faite et le statut peu souvent explicité. L'objet de cette rencontre est, à partir d'une discipline déterminée — la sociologie — et de son exercice dans deux aires différentes — la France et le Québec — de mettre au jour certains mécanismes d'ajustement disciplinaire et d'interroger leurs conditions épistémologiques. L'intention n'y est pas de construire de nouvelles cartographies, mais de problématiser, à partir de l'expérience de recherche des participants, les modes concrets d'interférences entre sciences anthroposociales par lesquels s'élabore une connaissance. »

Que les textes ici rassemblés répondent adéquatement à ce questionnement est secondaire. Suscités par lui, ils l'ont intégré dans les intérêts de recherche propres à chaque auteur et fournissent ainsi, non un répertoire organisé de réponses, mais un dossier ouvert à l'analyse et à la thématization.

Nous relèverons, dans cette introduction, diverses pistes courant de façon plus ou moins visibles d'un texte à l'autre et permettant de problématiser la question des disciplines en sciences sociales.

1. *Épistémologie des sciences sociales : le problème des disciplines*. Organisé pour le groupe de travail Logique, méthodologie et théorie de la connaissance de l'AISLF par J.-M. Berthelot et G. Houle, avec le soutien des Universités de Montréal (Faculté des études supérieures) et de Toulouse Le-Mirail (Institut d'études doctorales), ainsi que celui du CNRS, de la Région Midi-Pyrénées et du Centre de Coopération Interuniversitaire Franco-Québécoise.

Plusieurs voies étaient possibles : réflexion sur la constitution historique et les modes de fonctionnement de la segmentation disciplinaire ; interrogation sur les rapports entre disciplines au moyen du triptyque classique « pluridisciplinarité, interdisciplinarité, transdisciplinarité » ; étude de cas à partir d'une expérience singulière révélatrice. De fait, si ces trois lignes peuvent se retrouver à des niveaux divers, ce sont essentiellement les deux dernières qui, d'un texte à l'autre, mêlent plus ou moins étroitement leur cours. Un premier parcours est dès lors possible, linéaire, selon l'ordre d'une lecture qui nous a semblé la plus pertinente.

L'idée d'interdisciplinarité, même si le cadre de réflexion proposé ne s'y réduisait pas, pouvait sembler une bonne entrée, dans la mesure où c'est d'abord autour de ce thème qu'a pu être problématisée la question des disciplines. On retiendra, pour fixer le vocabulaire, que l'interdisciplinarité implique, à la différence de la juxtaposition à laquelle se réduit souvent la pluridisciplinarité, un effort d'intégration et de traduction au moins partielles, alors que la transdisciplinarité désigne des concepts, des thèmes ou des schèmes communs à diverses disciplines. Bernard Valade rappelle la genèse et les difficultés de ce qu'il nomme la « conversion interdisciplinaire » : initiatives de Henri Berr reprises par Lucien Febvre pour la première, transformation des disciplines en forteresses inviolables pour les secondes. Au delà de l'argument institutionnel et quasi écologique de la délimitation d'un territoire, il désigne le processus de « désobjectivation » qui a marqué les sciences sociales naissantes — et singulièrement, en France, la sociologie — comme le nœud épistémologique possible d'une segmentation des savoirs sous les auspices de l'objectivisme. Le dépassement de cette « assimilation grossière de la subjectivité au subjectivisme » et la restauration des diverses dimensions de l'intersubjectivité lui semblent pouvoir être un point d'accroche possible pour une intégration interdisciplinaire associant notamment histoire, sociologie et psychologie.

Ainsi, ancrée dans sa problématisation historique et inscrite dans le programme d'une restauration de la subjectivité en sciences sociales, la ligne de l'interdisciplinarité s'infléchit, dans les trois textes suivants, au feu de rencontres concrètes entre disciplines ou fragments disciplinaires spécifiques. Les cas et les points de vue sont différents, mais ils permettent une première thématization. Les développements proposés par Yves Charbit sur les rapports entre démographie, sociologie et anthropologie et ceux de Nicole Ramognino sur les rapports entre sociologie et linguistique relèvent d'un diagnostic commun sous-jacent d'incomplétude. Une recherche démographique qui s'en tiendrait à la seule mise en œuvre de son patrimoine méthodologique et technique risque, dans certains contextes, d'être, non seulement insuffisante, mais de se condamner au contresens. La sociologie, dès lors qu'elle est confrontée dans les données qu'elle recueille et traite à la « matérialité langagière », ne peut se dispenser de l'apport d'outils linguistiques sous peine de sombrer dans une conception naïve du langage. L'interdisciplinarité n'est plus, dans ces deux cas programmatique, mais inscrite en creux dans l'exercice de recherche disciplinaire lui-même. Le démographe travaillant sur les problèmes de fécondité en Afrique est confronté à des paradoxes que le paradigme de la transition, en vigueur dans sa discipline, s'avère impuissant à résoudre. Il lui faut réinscrire les conduites en matières de procréation et de contraception dans la logique d'une structure de parenté et de prise en charge élargie des enfants ou d'une gestion séquentielle de leur fécondité par les femmes, et remettre en cause « l'europanisme » de son paradigme disciplinaire. Cela implique d'ouvrir l'analyse aux apports de l'anthropologie et de la sociologie, ce qu'Yves Charbit développe et illustre sous le nom de « démographie compréhensive ». Cet appel au complément disciplinaire que peut fournir une discipline extérieure ne va pas de soi. Il exige — pour ne pas en rester à la simple juxtaposition — un travail d'intégration méthodologique et théorique dont l'article fournit l'exemple. Il peut, en outre, poser des problèmes d'imposition et de biais épistémologiques qu'illustrent clairement les rapports entre linguistique et sociologie. En prenant trois approches linguistiques dont l'influence sur la sociologie a été particulièrement forte — l'analyse structurale, l'analyse de l'énonciation, la pragmatique —, Nicole Ramognino montre combien, simultanément, leur usage est délicat : le moment structural, par exemple, illustré notamment par les influences de Barthes et de Greimas, avait le double effet de vouloir promouvoir une réorganisation disciplinaire d'ensemble autour de la sémiologie — et induisait donc une relation de subordination plutôt que de collaboration — et de s'avérer impuissant à saisir ce

qui précisément intéresse le sociologue : la réalité langagière. Si la situation n'est pas identique avec la théorie de l'énonciation et avec la pragmatique — quoique les effets de dissolution de l'objet qu'induit cette dernière soient tout aussi préoccupants —, le problème reste bien celui d'une dissociation entre outils de description, importés en l'occurrence de la linguistique, et théorie interprétative, ce que Nicole Ramognino thématise en plaidant pour une autonomie relative de la description langagière et l'établissement de médiations entre celle-ci et la description sociologique.

Même rapidement et schématiquement résumé, ce premier parcours révèle un point saillant : l'interdisciplinarité est à la fois un *programme* — que l'on peut légitimement vouloir construire et fonder sur des phénomènes comme l'intersubjectivité (Bernard Valade) ou le sens des conduites dans une situation culturelle donnée (Yves Charbit) — et une *pratique*, nouant de longue date certaines disciplines (en l'occurrence la linguistique et la sociologie) dans la complexité de rapports épistémologiques insuffisamment élucidés.

C'est sur ce dernier aspect que les textes suivants apportent leur éclairage. Les deux premiers (Brigitte Dumas, Jules Duchastel et Danielle Laberge) ont, d'une certaine manière, la même structure. Dans un premier temps, ils thématisent les points d'accroche interdisciplinaire au sein du travail scientifique ; dans un second, ils illustrent leur propos au moyen d'études particulières. La généralisation à laquelle il est ainsi procédé en ouverture, tente, d'une certaine manière, de baliser l'espace possible de l'échange interdisciplinaire. Pour Brigitte Dumas, si on s'en tient aux normes de scientificité communes aux diverses sciences, il y a des lieux plus ou moins propices au frottement interdisciplinaire. Théorie, et objets — dans la mesure où ceux-ci sont également construits par celles-là — sont les zones les plus rétives aux migrations entre disciplines ; à l'inverse, elles vont de soi et sont comme banalisées dès lors qu'il s'agit des méthodes. En fait, c'est le recours à l'histoire des disciplines qui permet de saisir comment, à leurs moments cruciaux, elles peuvent importer, d'autres champs disciplinaires, des concepts leur permettant de thématiser un phénomène en suspens. L'exemple de la psychanalyse et de la biologie permet de saisir cette rencontre, cette intersection novatrice entre « l'indétermination et la contingence » des phénomènes et le recours à des « concepts limitrophes ». Le double point de vue, analytique et généalogique, adopté par Brigitte Dumas, enrichit donc les développements antérieurs en ce que l'interdisciplinarité n'est plus saisie comme projet ni même comme apport mais s'inscrit au cœur même des infléchissements intradisciplinaires les plus déterminants.

D'une certaine manière, et si l'on poursuit cette voie, nous sommes invités à penser l'interdisciplinarité, non plus sur le modèle pragmatique d'un programme à remplir, mais sur celui, analytique, d'une situation épistémique à éclairer. En d'autres termes, il faudrait entendre par interdisciplinarité ce que l'on entend par intertextualité, la présence de l'autre au sein du même, la construction d'une discipline dans un espace permanent de médiation disciplinaire. Or, c'est la voie que thématise, d'un point de vue méthodologique, le texte de Jules Duchastel et Danielle Laberge et qu'illustrent, à des degrés divers, les quatre textes suivants. Cette situation est d'autant plus intéressante que, pour ces derniers, la référence explicite à l'interdisciplinarité disparaît quasi totalement, et qu'ils sont susceptibles d'une double lecture, selon qu'on s'arrête au thème traité ou qu'on opère cette mise en miroir.

Jules Duchastel et Danielle Laberge proposent une réflexion qui permet d'opérer une synthèse et une mise en place provisoires. Continuant de filer la métaphore nous pourrions dire qu'après un certain nombre d'escarpements nous atteignons un premier plateau, permettant d'organiser le chemin parcouru et de donner sens aux ascensions suivantes. Leur thèse retient de Foucault l'idée d'une généalogie pratique des savoirs et des disciplines les vouant à la segmentation d'un exercice social spécialisé. Elle en infère la nécessité interne au procès de connaissance de l'éclatement des barrières et la constitution de la recherche comme « médiation interdisciplinaire ». Celle-ci s'opère selon eux dans un espace à quatre dimensions: celle de la construction de l'objet qui, par nature déborde toujours sa spécification disciplinaire, et celles des déterminations épistémologiques, méthodologiques et herméneutiques de la recherche dont les éléments, pour beaucoup, traversent les disciplines, comme les « *themata* » repérés par Holton, les engagements ontologiques, les paradigmes, les schèmes, etc. En résumé, déclarent les auteurs, « nous envisageons l'interdisciplinarité non pas comme une négociation de frontières [...] mais comme l'émergence pratique d'intersections entre diverses modalités

de médiations au sein même de la recherche » ce qui nous semble exprimer, en d'autres mots, le glissement du concept d'interdisciplinarité que nous esquissons ci-dessus. Dans ce contexte la sociologie occupe en outre, selon les auteurs, avec la philosophie et l'histoire, une position particulière au sein du tétraèdre des sciences sociales qu'ils esquissent, ce qui explique que, consciemment ou non, la médiation interdisciplinaire y soit en permanence à l'œuvre.

De cette dernière proposition, les quatre textes suivants fournissent une claire illustration. Leur caractéristique commune est de ne pas s'inscrire explicitement dans les lignes précédentes et de laisser au lecteur le soin d'opérer les liens. Bien que dès lors, leur rattachement à la thématique commune puisse sembler arbitraire, celui-ci est néanmoins clair et la confrontation à l'ensemble le rend encore plus manifeste. Sur un point théorique précis et fondamental (la production de l'historicité pour André Petitat, l'explicitation du concept d'action réciproque pour Luc Racine), les deux premiers montrent *in concreto* comment la thématique sociologique la plus exigeante peut se nourrir de l'apport théorique (Petitat) ou expérimental (Racine) de disciplines voisines ; en développant pour leur part la thématique de la rationalité axiologique (Raymond Boudon) et de la schématisation des théories archéologiques (Jean Claude Gardin), les deux derniers textes s'installent de plein pied dans une dimension que les textes précédents n'ont pas thématisée spécifiquement, même s'ils l'ont également rencontrée (Brigitte Dumas, Jules Duchastel et Danielle Laberge), celle des modèles *transdisciplinaires*.

La réflexion d'André Petitat, qui prolonge ses travaux sur le secret², interroge le fondement de l'ordre social et son irrépressible historicité. Elle met au cœur de la réponse l'idée de « réversibilité symbolique », c'est-à-dire l'inscription dans la définition même du symbolique du jeu, de la distance, de la liberté, du mensonge. L'accord intersubjectif dans lequel la théorie de l'agir communicationnel fait reposer le social et sa régulation est par là à fonder plus profondément, sur les capacités « métacognitives » des sujets à jouer librement des signes, à introduire la différence, la simulation, les fausses perspectives... Le désaccord, le flottement des significations, la polysémie des catégories, le déséquilibre sont ainsi premiers, générateurs d'hétérogénéité et d'historicité. Quelle que soit la discussion théorique à laquelle le propos peut ouvrir par ailleurs, l'essentiel est que l'intertextualité qu'il mobilise est une interdisciplinarité : les références sur lesquelles s'étaient la thèse sont explicitement issues de la psychologie et de l'écologie cognitives. De même, la thèse développée par Luc Racine est que la théorie de la forme sociale, développée par Simmel, comme type d'action réciproque, envisagée indépendamment de son contenu spécifique dans une situation donnée, trouve à la fois une illustration, une thématique et un aliment dans les expériences développées par la psychologie sociale. La polarisation différente des deux textes incite le premier à insister sur son mouvement démonstratif interne — et donc à rester elliptique dans ses références — alors que le second, à l'inverse, décrit très minutieusement le matériau que mettent à sa disposition les divers travaux sur les relations dyadiques, triadiques et polyadiques en psychologie sociale. L'insistance n'est pas gratuite : elle permet non seulement de fournir un contrepoint expérimental à la théorie de Simmel, mais d'y préciser analytiquement les dimensions qui peuvent relever de la forme ou du contenu. S'il fallait revenir au texte de Duchastel et Laberge, Petitat et Racine nous installent en quelque sorte au lieu de médiation interdisciplinaire où se construit leur réflexion.

La relation entre disciplines est, à travers les divers cas qui ont pu être évoqués au fil des textes précédents, de l'ordre de la mobilisation, au sein d'une discipline donnée — en l'occurrence le plus souvent ici la sociologie — d'éléments disciplinaires extérieurs. Si cette mobilisation ne prend pas la forme d'une négociation mais celle d'une intertextualité, il n'en demeure pas moins que sont mobilisés, au sein d'une discipline, des éléments élaborés par une autre (c'est le cas des textes de Charbit, Ramognino, Petitat et Racine). Il existe cependant, au sein même de la construction disciplinaire des éléments d'une autre nature. Evoqués par Duchastel et Laberge dans les dimensions épistémologiques et herméneutiques de l'espace de la recherche, ces derniers méritent d'être explicitement qualifiés de transdisciplinaires, en ce que leur appropriation par une discipline

2. *Secret et formes sociales*, Paris, PUF, 1998

à un moment donné n'est qu'un moment ou une particularisation dans un usage général traversant les frontières disciplinaires. C'est ce qu'illustrent exemplairement les deux textes suivants.

La théorie du choix rationnel est de ce type. Ce n'est pas d'elle que se réclame Raymond Boudon, mais c'est avec elle qu'il a affaire dans son texte, puisque celle-ci définit la rationalité selon le modèle instrumental. Les diverses disciplines qui ont à thématiser en leur sein un modèle de l'action sont amenées à se poser des problèmes de type semblable : dès lors que peut être légitimement établi le postulat de l'intentionnalité — l'action est dotée d'un sens pour l'acteur — la question de la rationalité s'en suit nécessairement. Développer alors, à la suite de Weber, la thèse d'une « rationalité axiologique » pour rendre compte des croyances normatives, c'est être à la fois dans et hors de la sociologie : dans parce que la première référence est Weber et que la sociologie a spécifiquement développé certaines des théories alternatives (notamment le culturalisme et le fonctionnalisme) ; hors parce que ces deux théories ne sont elles-mêmes que des variantes de modèles plus larges (spécifiquement le modèle irrationnel de réduction des raisons à des causes et le modèle conséquentialiste de définition de la rationalité par l'utilité des effets) intégrant des théories d'autres domaines disciplinaires. Dans et hors, à nouveau, parce que le modèle proposé trouve des illustrations dans des cas relevant aussi bien de la sociologie que de l'économie, de la politique ou du droit. La spécificité de la position épistémique du texte proposé, par rapport aux précédents, ne tient pas à ce que son objet déborde le cadre de la seule sociologie — c'est une caractéristique générique — mais à ce qu'il propose un modèle explicatif valable pour diverses disciplines dès lors qu'elles traitent de l'action. Certes chacune peut le réutiliser selon ses intérêts spécifiques. Mais il peut avoir du sens, pour l'économiste, de prendre en compte des comportements de don ne relevant d'aucune perspective culturaliste ou conséquentialiste ou pour l'historien de penser ainsi certains comportements historiques.

Dans une perspective différente aussi bien par sa référence disciplinaire (l'archéologie) que par son objectif (élaborer une schématisation des théories), le texte de Jean Claude Gardin relève d'une même perspective transdisciplinaire. La schématisation des inférences en archéologie et la constitution de systèmes experts dans ce domaine ne constituent que le point d'application d'un programme d'analyse de la structure des théories scientifiques, quelle que soit leur discipline. Le propos de l'auteur est explicitement épistémologique : les opérations menées s'inscrivent dans un « programme logiciste » qui récuse l'idée d'une troisième voie entre codification scientifique et description littéraire, met en évidence, contre le relativisme de l'herméneutique, la constitution en longue durée de noyaux de savoir durs, et institue le commentaire littéraire comme un complément nécessaire des schématisations scientifiques en sciences humaines. Si du point de vue des rapports entre disciplines le texte ne dit explicitement rien, il laisse le soin au lecteur de tirer les conséquences des implications du programme logiciste : l'outil logique constitué ($P_0 \rightarrow P_n$) est, par son caractère formel, transdisciplinaire ; les comparaisons au sein d'une discipline qu'il autorise — et pour lesquelles il est construit —, peuvent s'opérer tout autant entre disciplines. À la différence cependant du texte précédent, l'inscription du propos dans le métadiscours invite plutôt au qualificatif de « métadisciplinaire » que de transdisciplinaire : si les modes de raisonnement et les concepts analytiques (cause, fonction, émergence...) constituent un patrimoine commun aux disciplines anthroposociales et peuvent donc être qualifiées de transdisciplinaires, leur formalisation (même si *stricto sensu* il ne s'agit que d'une « schématisation », comme le précise Gardin) relève d'un autre niveau.

Cet autre niveau (que nous proposons d'appeler « métadisciplinaire ») est celui où s'installent en droit les disciplines qui formalisent les opérations générales de pensée (comme la logique) ou prennent pour objet les divers corpus de connaissance scientifique, comme la philosophie des sciences. Que la conclusion revint à Robert Franck n'était cependant pas une décision préalable. La logique du parcours proposé, de la définition d'un programme possible d'interdisciplinarité à la saisie de son existence comme médiation disciplinaire et intertextualité, du repérage d'éléments transdisciplinaires au dégagement d'un niveau métadisciplinaire permet à la fois de boucler le propos — car Bernard Valade dégageant l'intersubjectivité comme objet possible d'un programme d'interdisciplinarité est également dans le métadisciplinaire — et de lui donner son élargissement final.

Si, implicitement, pour la plupart des textes — et nous y reviendrons — les rapports entre disciplines concernent les sciences humaines et sociales, Robert Franck propose une définition épistémologique de toute discipline comme telle : elle se construit autour de la nécessaire « réduction méthodologique » de la réalité. La segmentation disciplinaire n'est donc pas d'abord une affaire institutionnelle de spécialistes soucieux d'enclorre leur pré carré ; elle est un effet du processus de connaissance de la réalité qui ne peut s'opérer que par sa réduction à des « objets formels », c'est-à-dire par la définition de dimensions analytiques. Robert Franck pose une affirmation, confirmant tout notre parcours antérieur, et un problème : l'affirmation est que l'interdisciplinarité est à la fois un programme et une réalité de pratique courante dans les sciences modernes depuis leur début ; le problème est que le procès, par lequel seul peut se réaliser l'unité du savoir, implique de passer par la connaissance ordinaire. Le réalisme spontané de cette dernière — inscrit simultanément dans l'unité des expériences vécues — est la seule forme synthétique de reconstitution de ce que la « réduction méthodologique » a dissocié.

Voici donc un parcours qui, s'il ne répond pas à toutes les questions initialement posées, permet une réelle thématization des problèmes centraux qui y étaient impliqués. Encore doit-il être clair qu'il n'épuise en rien la richesse des textes fournis, tant dans leur thématique interne que dans les multiples effets miroirs qui peuvent les associer. Nous n'en noterons que deux, invitant le lecteur à poursuivre par lui-même la recherche des traverses possibles, comme par exemple le statut de la connaissance ordinaire pour Robert Franck et de la « littérature » pour Jean Claude Gardin, de la communication dans les interactions décrites par Luc Racine et dans la « réversibilité symbolique » d'André Petitat...

Les quatre espaces de médiation définis par Duchastel et Laberge (construction de l'objet, engagements épistémologiques, méthodes, théories interprétatives) constituent une représentation du travail scientifique, qu'on peut mettre en résonance avec la typologie présentée par Brigitte Dumas (théorie, objet, méthode, application) ou de façon plus analytique avec la revendication d'un niveau neutre de description des données par Nicole Ramognino et, à l'inverse, de façon plus synthétique, avec la schématisation du raisonnement de Jean Claude Gardin et le thème de la réduction méthodologique de Robert Franck. Il va de soi que ces diverses terminologies ne sont pas comparables terme à terme et expriment le point de vue à partir duquel est envisagé le travail scientifique. Elles peuvent également être objet de discussion critique. Leur présence cependant est révélatrice : pour mener leur propos, un certain nombre d'auteurs ont éprouvé le besoin d'inscrire les rapports entre disciplines dans une thématization épistémologique — quel que soit le niveau où elle ait été opérée — du travail scientifique. À l'inverse de nombreux spécialistes en histoire ou en sociologie des sciences, les dimensions institutionnelles sont apparues secondaires ou négligeables, si ce n'est en termes généalogiques (référence à Foucault chez Duchastel et Laberge) ou d'obstacles. Ce point de vue commun peut être analysé de deux manières : soit — ce qui pourrait être la position d'une conception objectiviste ou critique en sociologie des sciences — comme l'expression d'une illusion commune à un milieu scientifique sur la dimension proprement épistémique de son travail ; soit à l'inverse, comme la manifestation de ce qu'un travail de connaissance ne peut être l'objet de seules routines et implique une réflexivité — c'est à dire une réflexion sur ce qu'on fait — génératrice aussi bien de témoignages crédibles que de thématizations épistémologiques. C'est ce point de vue que nous adoptons : il inscrit les rapports cognitifs entre disciplines, non dans des jeux de pouvoir et de manipulation — même si ceux-ci bien évidemment existent dans l'accaparement de domaines communs et la revendication de préséances épistémiques — mais dans le travail quotidien de problématisation et d'étayage des recherches au sein des disciplines. Cette interdisciplinarité est celle qui s'est dégagée sur le registre analogique de l'intertextualité.

Autre ligne transversale, sur un autre registre : le statut de la subjectivité et du langage. Elle n'avait pas à être thématisée en propre. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de définir le point central auquel ordonner le travail interdisciplinaire en sociologie, c'est vers l'intersubjectivité que se tourne Bernard Valade ; lorsqu'il s'agit de traiter rien moins que le problème du lien social comme historicité, c'est vers la « réversibilité symbolique » que s'oriente André Petitat. Les expériences d'influence dans les interactions dyadiques, triadiques ou polyadiques rapportées par Luc Racine sont toutes médiatisées par le langage ; le recours à une « démographie compréhensive » chez Yves Charbit est

fondé sur la nature non seulement culturelle mais subjective des conduites, le fait qu'elles aient sens pour les acteurs. Un tel sens peut relever de divers registres de « bonnes raisons », et si Raymond Boudon s'attache à thématiser avec tant de soin la « rationalité axiologique », c'est qu'elle est centrale dans la compréhension de multiples comportements sociaux. Le tournant freudien (Brigitte Dumas) s'opère lorsque la psychanalyse inscrit son économie des pulsions dans l'ordre du symbolique. Certes dans tous ces textes, comme dans le cas précédent, les termes et les perspectives ne se recouvrent pas. Mais ils témoignent — dans la mesure où chaque auteur était libre de sa thématique et a suivi en général le cours de ses intérêts de recherche — du point nodal occupé par ces dimensions dans la détermination de l'objet en sociologie.

Quoiqu'apparemment non directement inscrit dans les préoccupations de ce numéro, ce point nous permettra un ultime commentaire. Ce qui a été établi, nous semble-t-il clairement, c'est que la question de l'interdisciplinarité relève d'abord du fonctionnement ordinaire et banal du travail scientifique. Les chercheurs n'ont pas besoin d'incitation, la logique même de leur travail les pousse à des incursions extérieures lorsqu'il en ont besoin. À l'inverse peuvent effectivement surgir des moments de durcissement institutionnel entre les disciplines ou d'émergence de territoires nouveaux — comme l'environnement, la cognition — induisant une intervention interdisciplinaire plus organisée et volontariste. Existe, par ailleurs, une nécessaire distinction des niveaux dans l'analyse des rapports entre disciplines : l'intégration, au sein d'une discipline A, d'éléments de connaissance x construits par une ou plusieurs disciplines B ou C relève de l'interdisciplinarité ordinaire ; l'existence, au sein de diverses disciplines A, B, C, d'éléments y (concepts, modèles, paradigmes...) communs à ces disciplines permet de donner à ces derniers le qualificatif de transdisciplinaires ; la thématisation du rapport entre plusieurs disciplines, la construction d'outils formels d'analyse de leurs éléments communs ressortent enfin d'un niveau que nous proposons de qualifier de métadisciplinaire. Cette clarification terminologique, induite par le parcours auquel convie ce numéro, a sans doute le mérite de signaler divers points laissés dans l'ombre :

- comment s'opère, en situation d'interdisciplinarité ordinaire, l'appropriation de l'élément x par la discipline A? est-ce un simple transfert? une traduction? jusqu'à quel point le rôle épistémique donné en A à cet élément x (de paradigme, d'étayage, de légitimation) est-il acceptable du double point de vue de la discipline de départ et d'arrivée? Il est certain qu'ici le niveau de la réflexivité auquel se situent les textes précédents (sauf celui de Brigitte Dumas) n'est plus suffisant et que cette étude relève de l'histoire et de la philosophie des sciences.
- comment préciser le statut des éléments y transdisciplinaires? On peut les désigner rapidement et de façon allusive : schèmes, modèles d'analyse, concepts, techniques... Il n'en demeure pas moins que se pose le problème de l'origine de ces éléments (ont-ils été élaborés par une discipline particulière avant de diffuser dans toutes? relèvent-ils d'une pensée logique universelle?), de leur traitement disciplinaire différentiel (la notion de fonction a-t-elle même sens en physiologie, en linguistique et en anthropologie?), de la place spécifique qu'ils peuvent occuper dans telle ou telle discipline. En bref, comment saisir et analyser la thématisation et l'appropriation disciplinaires d'éléments transdisciplinaires³? Cette question, à nouveau, ne peut être du seul ressort de la réflexivité et implique un point de vue métadisciplinaire, en général endossé par la philosophie des sciences, bien qu'à ce niveau on ne puisse que regretter son relatif désintérêt, si ce n'est au niveau des formes de raisonnement.

Ces diverses questions, enfin, inscrivent en creux un point véritablement et paradoxalement aveugle. Tout se passe comme si la problématique des disciplines — peut-être particulièrement développée à la suite du tournant Kuhnien — oubliait une thématique classique de la philosophie : la classification des sciences. Celle-ci ne nous intéresse pas en tant que telle, sauf dans la distinction qu'elle peut induire entre le niveau logique des sciences et celui des disciplines. Il ne s'agit pas là

3. Nous nous sommes livrés à une première approche de ce travail à propos des schèmes d'intelligibilité (Berthelot, J.-M., *L'intelligence du social*, Paris, PUF, 1990 ; *Les vertus de l'incertitude*, Paris, PUF, 1996).

d'un problème de classification, ni même de différence de régime épistémologique entre sciences de la nature et sciences sociales. Il n'est pas évident que les participants à ce numéro accepteraient d'ailleurs cette opposition qui date de la querelle des méthodes de la fin du siècle dernier ; en tout cas Raymond Boudon ou Jean Claude Gardin ont clairement, en ce domaine, des positions unitaires. Il s'agit plutôt d'un problème *généalogique*. Les sciences anthroposociales se sont développées à un rythme inégal ; elles ont à la fois importé dans leur domaine — notamment à travers la quantification — des modèles épistémologiques issus des sciences de la nature et opéré la mutation de disciplines anciennes, associées aux lettres, comme l'histoire et la linguistique. Elles ont dans ce développement, où les injonctions de la pratique historique et sociale ont été souvent déterminantes, progressivement thématiqué un domaine commun — celui de la réalité historique et sociale — au moyen d'un outillage intellectuel de base commun. Ce qui les a distinguées, c'est la construction progressive d'un point de vue disciplinaire propre, autant porté par les exigences pratiques auxquelles elles étaient associées — ou en d'autres termes, par les intérêts de connaissance qu'elles servaient — que par la nécessité épistémologique de la « réduction méthodologique ». Dans une telle perspective, qu'il conviendrait d'approfondir⁴, les éléments transdisciplinaires présents en leur sein relèveraient à la fois de ce passé commun de relative indistinction et de leur élaboration historique par les sciences voisines, tandis que l'interdisciplinarité ordinaire serait à la fois la trace et la retransduction de l'appartenance à un même espace originare, marqué notamment par la saillance des questions du sens et de l'intersubjectivité. En d'autres termes, la situation épistémique actuellement enregistrée par les sociologues, au sein de leur discipline et dont ils peuvent témoigner, peut s'éclairer de la dialectique de la construction disciplinaire au sein des sciences anthroposociales : la question des rapports interdisciplinaires ordinaires et de l'appropriation des éléments transdisciplinaires se jouerait dans des relations complexes entre influences inter-sciences d'une part (voir le rôle du physicalisme, de la biologie, du darwinisme, de l'axiomatisation dans les sciences sociales), segmentation et frottement disciplinaires au sein d'un espace intra-science d'autre part. La moindre des difficultés, pour terminer cette perspective, n'est pas que d'une part, des relations d'interdisciplinarité peuvent se nouer, en certains lieux, entre disciplines relevant de « sciences » différentes — c'est le cas actuellement des sciences cognitives — ni que le point de vue métadisciplinaire nécessaire dès lors que l'on traite de ces problèmes requiert lui-même la médiation de la description historique et sociologique, et provoque l'émergence ou le renouvellement de nouvelles disciplines ou sous disciplines comme l'histoire des sciences ou la sociologie des sciences, métadisciplinaires dans leur objet mais disciplinaires dans leurs approches.

Jean-Michel BERTHELOT
 Université de ParisV-Sorbonne
 U.F.R. de sciences sociales
 12, rue Cujas
 F-75005 Paris
 France

4. Le lecteur intéressé pourra trouver un développement de cette perspective in Berthelot J.-M., *Les vertus de l'incertitude*, *op. cit.*